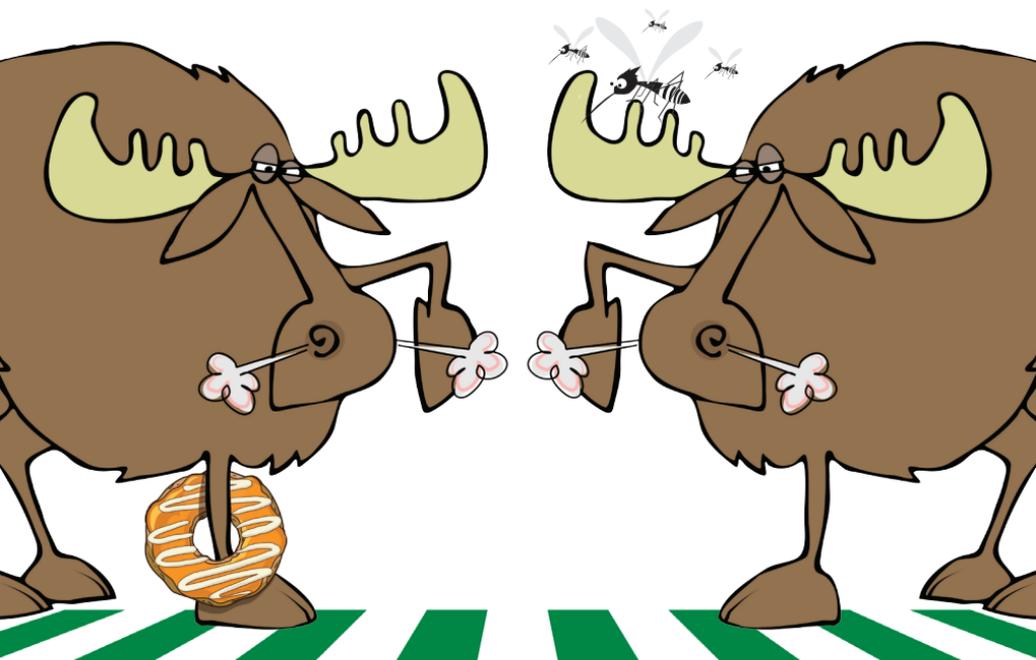


JEAN-BENOÎT NADEAU



LES ACCENTS CIRCOMPLEXES

Stanké

JEAN-BENOÎT NADEAU

LES ACCENTS CIRCOMPLEXES

Stanké

Une société de Québecor Média

CHAPITRE 0

Félicitations pour votre beau pays

*Où l'auteur, après quelques hésitations,
amorce ce nouvel opus par une mise au point
générale combinant habilement les réminiscences
et les expériences les plus diverses, mettant par là
la table à ce qui sera son propos principal.*

« Félicitations pour votre beau pays ! »

J'ai vécu presque trois ans en France, et ce compliment souvent reçu figure très haut dans mon palmarès des remarques les plus mémorables.

Je n'ai jamais vu les Français faire consensus que sur deux choses : la bonne façon de cuire les asperges et le Canada. Ou plutôt leur idée du Canada, qui est ce vaste espace allant du Niagara à Gaspé et de la Pointe-Pelée à Kuujjuaq. Tous les sondages le confirment, le Canada est pour eux le « plus meilleur pays du monde ». Encore que leur définition du mot Canada soit très différente de celles des Canadiens eux-mêmes, y compris les Québécois. Elle englobe

très exactement l'idée de la Nouvelle-France, de Gaspé aux chutes du Niagara!

En fait, pour être exact, j'en ai entendu de toutes les sortes sur la géographie canadienne: « La province du Canada fait partie du Québec » (ou à peu près), « Ottawa est la capitale du Toronto » (ouille!), ou encore « Québec, Canada, quelle est la différence? » (Aïe!) J'exagère un peu, car de nombreux Français connaissent bien, mais ils sont encore plus nombreux qui l'adorent sans jamais y avoir mis le pied. D'ailleurs, même quand ils y mettent le pied, on sent qu'il en manque des bouts. Tenez, encore l'autre jour, cette phrase sibylline tirée de *Libération* en reportage à l'école Lawrence Heights, à Toronto: « Son directeur s'est fixé un objectif: lutter contre la fuite des élèves, notamment des *Québécois de souche* qui, devant l'afflux d'étrangers venus d'Afrique de l'Est et des Caraïbes, ont quitté le quartier ou sont allés dans de meilleures écoles. » De là à conclure que Toronto est peuplée de Québécois, il n'y a qu'un pas!

Mais le plus bizarre, quand on vit chez les Français assez longtemps, c'est qu'on se met à voir le Canada autrement. Pas à le déconstruire, remarquez bien, mais à force de s'immerger dans la société, on commence à se demander ce que les Québécois mangent en hiver. C'est ce que j'ai découvert en juillet 2000, quand je suis revenu en Amérique pour deux semaines.

En principe, je n'aurais pas dû quitter la France à ce moment-là. J'étais boursier de l'Institute of Current World Affairs, et l'une des rares conditions de cette bourse fantastique – deux ans à Paris, toutes dépenses payées (la troisième année était à mes frais) – était que je ne quitte pas le pays où j'étais envoyé. Or, voilà qu'en juin 2000 l'Institut fêtait ses soixante-quinze ans. En fait, cette célébration réunissait la centaine d'anciens boursiers encore vivants et la douzaine – dont moi – encore sur le terrain.

À l'invitation du directeur, j'avais prolongé ce séjour pour aller voir la famille, les amis, la belle-

famille, et pour effectuer des démarches auprès de quelques agents littéraires. Nous avons donc loué une bagnole, et en quinze jours, nous avons fait le circuit Montréal-Sherbrooke-Montréal-Hamilton-Montréal-New York-Montréal-Sherbrooke-Montréal.

Ce hiatus peu reposant m'a fait un effet bizarre. J'étais heureux de revoir les copains dans leur environnement naturel, mais en même temps tout avait l'air un peu déphasé – un peu comme ces vieilles photos rendues floues par des couleurs mal superposées. Dépayçant, le pays natal !

J'ai mis plusieurs années à comprendre qu'en fait je subissais deux effets combinés. D'abord l'effet « Monde Perdu », avec bibi dans le rôle du Monde Perdu qui évolue en parallèle avec le monde réel, et pas à la même vitesse. Rien de majeur, mais des petits trucs du genre : « Ah, ça ne joue plus, *La Petite Vie...* » ou « Hein ? Richard Desjardins journaliste de l'année ? » (pour *L'Erreur boréale*).

Le second effet était que je devenais français. Remarquez que ça ne paraissait pas trop, en raison de l'accent, mais ma vision des choses était nettement différente. Par exemple, je disais *week-end* au lieu de *fin de semaine* – en France, la *fin de semaine*, c'est le jeudi et le vendredi, car la semaine exclut le week-end. Il m'arrivait d'utiliser des termes qui n'ont pas le même sens ici, comme *communautariste*, *anglo-saxon* ou *républicain*, ou encore qui ne veulent strictement rien dire, comme *chiraquien* ou *sheilaesque*.

Certes, par contraste avec l'activité parisienne, Montréal suscite une sensation de tranquillité quasi campagnarde. Plusieurs fois, j'ai eu l'impression très nette que je pourrais tirer un coup de canon dans l'axe de l'avenue du Mont-Royal sans toucher qui que ce soit. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'était que j'acquerrais des réflexes français. Par exemple, j'étais choqué par les gens qui ne disaient pas bonjour aux caisses, qui parlaient sans cesse d'argent, qui toléraient des commis incapables de s'exprimer correctement ou qui disaient « chais pas » même quand

ils «chavaient». Et je me rappelle aussi ce petit matin de juin où j'ai été surpris d'observer un grand dadaïste aux cheveux tressés avec à la main une énorme tasse thermos de café, qu'il buvait en marchant sur le trottoir. Le problème, à mes yeux, ce n'étaient pas les cheveux tressés mais bien le fait qu'il buvait son café en marchant – toute la société française est structurée autour du principe qu'on ne consomme pas en marchant. Je suis moi-même un adepte des collations ambulatoires et, en France, j'ai toujours été surpris qu'on me souhaite «bon appétit» pendant que je marchais. Et voilà qu'au Canada j'avais le réflexe inverse!

L'autre aspect qui m'étonne, c'est à quel point je suis saisi par la géographie. La France, je l'ai parcourue dans tous les sens. On la dit petite, mais elle est en fait le plus grand pays d'Europe et le plus dépeuplé aussi. S'il devait y avoir autant de Français en France qu'il y a de Belges en Belgique ou d'Allemands en Allemagne, il devrait y avoir entre 120 et 130 millions de Français, alors qu'ils sont la moitié. Plusieurs d'entre eux m'ont complimenté en me disant que je connaissais mieux leur pays qu'eux-mêmes, mais je suis en fait conscient que je connais mieux la géographie de la France que celle de mon propre pays, qu'il m'en manque de très grands bouts et qu'on ne peut saisir la nature d'un pays que si on l'a parcouru.

Ce bref séjour avait suffi pour me convaincre qu'il allait falloir que je tienne un bon carnet de notes à mon retour...

Mais pour retourner où, au fait?

En janvier 2001, lorsque ma bourse s'est officiellement éteinte, Julie-ma-Julie et moi avons décidé de passer quelques mois supplémentaires à nos frais en France et de revenir en Amérique un peu avant l'été. Mais quelle Amérique? Notre citoyenneté canadienne posait évidemment problème pour les États-Unis.

Autre contrainte, celle-là imposée par Julie-ma-Julie: la taille de la ville. C'est que Julie-ma-Julie a grandi

dans la campagne entourant la ville de Hamilton et elle ne voulait rien savoir de la campagne et des petites villes. Et dix ans plus tôt, elle m'avait fait jurer que «Jamais – jamais – nous ne vivrons dans une ville de moins d'un million d'habitants!».

Alors voilà, pour le Canada, cela réduisait nos options à deux villes: Montréal et Toronto. Et Julie-ma-Julie a voulu faire l'expérience de Toronto où, paraît-il, il y avait des choses excitantes et où elle n'avait jamais vécu. Pour ma part, j'étais un peu tenté par l'aventure.

C'est ainsi que nous sommes revenus au bercail en mai 2001... en nous trompant de bercail. C'est donc Toronto qui a agi comme premier fusible du contre-choc culturel au pays natal, avant le retour à Montréal – le second fusible.

PREMIÈRE PARTIE

*

Le fusible torontois

CHAPITRE 1

Le melting-potes

Où l'auteur, assumant sa condition d'écrivain voyageur, déménage ses pénates une neuvième fois en six ans, quittant Paris pour Toronto, le pauvre, où il apprendra très tôt à voisiner ses voisins, gonflables, gonflants et gonflés, à deux ou à quatre pattes.

Tout est incroyablement vert.

C'est cela, ma première impression de Toronto, cette année-là. Il y a des arbres et du gazon partout. Chaque maison est un cottage à l'anglaise avec son jardin devant et derrière, sans clôture, avec juste ce qu'il faut de débraillé. Il y a au moins un gros arbre devant chaque maison, la rue est presque un tunnel de feuillage. Les lampadaires sont à peine apparents. Moi qui aime davantage les arbres que les fleurs, je suis servi à souhait. Cela va nous changer de Paris, avec ses arbres en moignons de branches et ses haies d'arpenteurs-géomètres. Il se dégage de l'ensemble une impression de tranquillité sidérante. Ils sont un peu comme ça, les Torontois : ils veulent un bout de campagne même à la ville.

Il est 19 heures, et Julie-ma-Julie et moi avons rendez-vous au numéro 100 de l'avenue Cowan, notre nouvelle adresse, pour rencontrer le proprio et récupérer les clés.

Il y a quelque chose de reposant à louer un appartement à Toronto. À Paris, il faut montrer patte blanche, prouver qu'on a des sources de revenus, payer des acomptes de toutes sortes à divers agents de location. Rien de tel à Toronto, où l'on ne demande même pas de bail. La seule chose qui ne soit pas reposante, c'est le prix : 1 750 dollars par mois, c'est le tiers de plus que le prix du loyer à Paris.

L'immeuble se détache nettement du voisinage. Alors que la plupart des maisons torontoises sont en brique d'argile rouge ou brune, la nôtre est peinte en blanc sur la façade. Un bon cottage anglais doit toujours faire un peu vieillot et présenter un air *casual*, avec juste ce qu'il faut de délabré, pour ne pas faire prétentieux.

Le nôtre est franchement déglingué, avec son balcon bizarrement incliné, la brique fendue du pilier droit du balcon et sa peinture écaillée. En fait, le numéro 100 de l'avenue Cowan est un ancien bordel illégal. Placardée pendant près de dix ans, notre maison a servi de *crackhouse*, d'hôtel de passe bas de gamme et de logis temporaire pour la lie de la société torontoise. Sa réputation est telle que les résidents de la rue font semblant de ne pas la voir quand ils passent devant. J'ai même vu une voisine se signer.

Le proprio, appelons-le Bob, arrive enfin et nous offre une boîte de douze beignes assortis de chez Tim Hortons. Merci, Bob¹.

Bob m'irrite dès le premier abord. C'est la faute de sa BMW. Il n'y a que deux façons de faire fortune dans

1. Note aux cousins d'outre-Atlantique : il ne faut pas confondre le beigne (masculin) avec la beigne au sens de taloche. Un beigne, que vous appelez un beignet ou un *donut*, est un aliment de base, ici, au royaume du pain de mie industriel, où les vrais boulangers pâtissent et où les Tim Hortons prolifèrent. Alors, tout le monde se donne des beignes. C'est une forme de politesse.

l'immobilier. Ou bien l'on bâtit du solide, on s'en occupe et on l'entretient; on ne fait pas de grosses marges, mais cela prend de la valeur avec les années. Ou bien on ne fait rien, on laisse dériver le taudis et les loyers servent à payer les traites de la BMW.

Le tour du propriétaire commence par la porte, dont une des pentures est à moitié arrachée et qui s'affaisse de quelques degrés quand on l'ouvre. L'appartement est un grand quatre pièces mal orienté; comme toutes les maisons de Toronto, c'est un cottage en kit livré par chemin de fer un petit matin de 1923. Et les gars du kit se sont trompés de côté de rue. La cheminée est du côté sud, pour bien faire obstruction à la lumière, et les fenêtres s'ouvrent du côté nord sur un mur aveugle, celui du voisin, à moins de 60 centimètres de distance. Pas très feng shui, vous en conviendrez. La maison est dotée de deux salles de bain complètes, mais elle ne compte aucun placard.

Bob vient de terminer les travaux promis à Julie-ma-Julie. Il a beaucoup investi dans la peinture – beige. Même qu'il en a mis partout: au plafond, sur les murs et sur le plancher! Tout – absolument tout – est beige. Quand je repense à Toronto, je vois tout en beige.

En visitant, je tombe sur le détail qui tue: une prise à disjoncteur, du genre que l'on met normalement dans les toilettes, près du lavabo – sauf que celle-ci est dans le passage.

«Oui, explique Bob le Bricoleur. On avait des problèmes de surcharge, avec les voisins, alors on a réglé le problème.

— Les voisins sont sur notre circuit?

— Genre. Tout le monde est sur le circuit de tout le monde, alors j'ai réglé le problème.»

Car figurez-vous que Bob le Bricoleur a transformé cette ancienne maison unifamiliale en immeuble à quatre logements, mais il n'a pas modifié le circuit électrique. Si bien que nous ne saurons pas vraiment si nous payons notre propre consommation d'électricité ou celle des voisins. Comme certains circuits avaient tendance à se surcharger, il a simplement

installé des prises à disjoncteur pour empêcher que les fils fondent dans les murs. Problème réglé à la Bob.

Un peu plus tard, tandis que je vide la bagnole à la brunante, je fais la connaissance de mon premier voisin. J'en suis à mon neuvième aller-retour lorsque je l'aperçois, qui déambule à quatre pattes dans l'allée qui relie l'avant et l'arrière de la maison. De loin, on pourrait croire à un très gros chat à la démarche pataude. C'est un raton laveur !

Le raton laveur est un animal qui m'a toujours mis de bonne humeur, alors je l'observe benoîtement. Les animaux sauvages figurent dans la liste des choses qui m'ont manqué à Paris, royaume du pigeon bombardier, de l'épagneul pisseur et du caniche chieur. Avec son masque noir sur les yeux, sa queue rayée et son pelage poivre et sel, le raton laveur est l'un des animaux les plus sympathiques du bestiaire nord-américain, et il est réputé pour laver sa nourriture dans le ruisseau avec ses petites menottes habiles. Mais je me demande où il peut bien trouver un ruisseau par ici. Sans doute un tuyau d'arrosage qui fuit – ah ! le petit bandit espiègle ! Comme j'aime bien les bêtes, je l'appelle tout de suite Riton le Raton.

Notre rencontre n'a rien d'un hasard. Puisque Toronto s'est voulue comme une ville dans un parc, on y rencontre force ratons laveurs, renards, moustiques, mouffettes, écureuils, lapins, oies sauvages, et même des coyotes ! Et tout ce bestiaire s'engraisse aux rejets domestiques, car la poubelle torontoise est bien riche en ordures toutes plus juteuses et goûteuses qu'ailleurs. Pour l'instant, mon Riton est occupé à haler une boîte de pizza – une pepperoni fromage champignons de chez Domino's – qui doit faire son mètre carré et dont les restes suffiraient à nourrir une famille khmère pendant trois jours.

Cette diversion me fait même oublier les soucis du déménagement transatlantique, une opération périlleuse qui nous oblige en fait à gérer deux tas

se déplaçant à vitesse variable entre trois points du globe terrestre.

Il nous faudra quelques semaines pour recevoir nos effets de France : deux palettes de cartons emplis de nos livres, papiers, vêtements, couverts, ustensiles, vaisselle, bibelots et breloques qui doivent revenir avec nous. Sans oublier quelques nouveaux « meubles » essentiels, sous la forme de caisses de pinard et de boîtes de confit de canard. Leur position exacte dans l'Atlantique Nord n'est connue que du capitaine du porte-conteneurs. Quelques semaines plus tard, le téléphone sonnera et on nous annoncera qu'un gardien de phare terre-neuvien a signalé la veille le passage de notre porte-conteneurs au large de Cape Freels. Ensuite, il sera déchargé au port d'Halifax, puis, après décompte des conteneurs, nos deux palettes seront chargées sur un train qui parcourra les 2 500 kilomètres entre Halifax et Toronto à la vitesse moyenne de 22 km/h.

Néanmoins, nous attendons pour le lendemain la livraison des reliques et artefacts de notre vie québécoise d'avant notre séjour en France. Huit tonnes de gugusses, de bidules, de machins, de trucs et de cossins, mélange informe de bouquins, de pelles, de vélos, de pots de clous, de cageots à homards des îles de la Madeleine et de lampes mauresques en céramique vert lime.

Le lendemain matin, je guette donc l'arrivée du camion de déménagement qui nous ramène les reliques de notre ancienne vie. C'est malheureusement un mercredi, jour de la collecte bimensuelle des ordures – ils font ça tous les deux mercredis, une horreur. Devant chaque maison s'alignent les poubelles et les bacs de recyclage, des monceaux de belles ordures bien juteuses et odorantes qui feront le régal de Riton et de ses amis.

Enfin, le semi-remorque débouche sur l'avenue Cowan. L'engin énorme provoque une commotion, car le chauffeur doit s'y reprendre à quatre fois pour

négocier le virage. Puis il se gare devant la maison, bloquant le passage aux autres véhicules, ce qui provoquera une engueulade monstre avec les gars des poubelles. C'est mon camionneur qui l'emporte : Rolland « Rollie » Valiquette, un gros homme au tempérament sanguin qui leur a bien fait comprendre que son camion était plus gros que le leur.

Je ne vous ferai pas le décompte du déménagement boîte par boîte, mais je suis perdu dans mes pensées déménageuses quand Rollie vient me trouver.

« *M'st'r Nadeau, w'h'v a pr'bl'm.* »

Rollie, qui ne parle pas un mot de français malgré son nom, manie la patate chaude avec brio et réussit à faire des phrases avec aussi peu de voyelles qu'il est humainement possible. Je traduis parce que c'est vous :

« Monsieur Nadeau, il y a un problème. »

Rollie m'annonce que le sommier et la bibliothèque ne passent pas du tout dans l'escalier, ni en long, ni en large, ni en travers.

« On fait quoi, là, mon Rollie ? »

— (Je traduis.) Je fais venir un palan de la compagnie, mais je ne sais pas quand ils viendront, et ça coûtera ce que ça coûtera. Ou bien on s'arrange avec une corde, pour 100 piastres *cash*. T'as le choix.

— *Yeah, y'g't th'ch'ce*», obtempère son assistant Timmy, également diplômé du Hot Potato College, docteur *honoris causa* en anglais improbable².

Timmy est minuscule, 1,65 mètre, 60 kilos peut-être, rien que des os et du muscle, pas de graisse, quelques neurones très reposés, mais il est le seul déménageur que j'ai vu en vingt ans et autant de déménagements porter une pile de cinq cartons d'un coup. Il s'y prend en se les mettant sur le dos comme un coolie chinois. Il vient de la Nouvelle-Écosse, il est couvert de tatouages, il a fait de la prison, il a été pêcheur et pécheur, et Rollie est la seule personne qui le comprenne vraiment.

2. En fait, il est plus *causa* que *honoris*.

Je contemple un instant mon sommier et ma bibliothèque vitrée sur l'herbe. Les Torontois sont archirespectueux de la propriété d'autrui – c'est leur valeur fondamentale. Plusieurs ne verrouillent pas les portes de leur maison. D'ailleurs, vers le mois d'août, la rue sera encombrée par une brouette pleine de terre abandonnée au tiers de la chaussée par on ne sait qui. Elle y restera tout un mois sans qu'on sache trop qu'en faire, jusqu'à ce qu'un bon Samaritain, un bon dimanche, jour du Seigneur – *praise the Lord!* –, ose enfin déplacer la brouette sur le trottoir après avoir pris soin de bien signaler son intention aux voisins, pour ne pas passer pour un voleur. Mais il y a tout de même des limites à laisser un sommier et une bibliothèque vitrée sur l'herbe en attendant l'arrivée du palan... Je n'ai pas vraiment le choix.

Rollie et moi nous installons donc sur le balcon avec un bout de la corde tandis que le brave Timmy, debout au sommet d'un escabeau branlant, soulève la bibliothèque et tente de la diriger par-dessus la corniche du balcon. Opération délicate.

Une fois que la bibliothèque est en orbite, Timmy le valeureux dégringole de son escabeau et monte nous prêter main-forte. Tandis que nous tenons la corde, Timmy, lui, enjambe la corniche et cherche à saisir la sangle de la bibliothèque tout en se tenant d'une main au poteau – pourri? – du balcon. C'est alors que Rollie me regarde :

« Il faut que je te dise : si jamais je te dis de tout lâcher, tu lâches tout, OK? »

— Sinon? »

— J'ai un client, une fois, quand j'ai crié de lâcher, il n'a pas voulu lâcher, et il est parti avec sa belle bibliothèque, sur cinq étages. Le gars s'est tué. Alors, tu lâches. »

Je me suis donc désentortillé de la corde, au cas où les autres décideraient de lâcher sans me consulter. J'ai aussi eu une pensée pour ma police d'assurance, en me demandant si c'était moi qui serais responsable

au cas où Timmy l'intrépide décrocherait de la corniche pourrie.

Pendant une seconde de flottement, je suis certain que la bibliothèque va ficher le camp. À un moment donné, Rollie et Timmy se concertent.

« *Xmpfht ?* demande Timmy.

— *Rh'hm...* lui répond Rollie, qui se met à compter: *'Ng, t', thr'!*

— *Arghgwjihgq!* »

Et c'est comme ça que la bibliothèque s'est retrouvée sur le balcon, ce qui ne réglait pas le problème de la faire passer du balcon à l'appartement, pas plus que le sommier – car nous avons négligé de vérifier ce détail. Je me demande comment on va s'y prendre quand on frappe à la porte de derrière. Quelqu'un ouvre et crie :

« *Hello!* »

Julie-ma-Julie et moi nous retrouvons presque en même temps dans la cuisine, où nous attend une grande brune à la dégaine de top-modèle qui nous a acheté une douzaine de beignes de chez Tim Hortons – ce qui nous fait maintenant une réserve de vingt-deux beignes depuis la veille. C'est la voisine du dessous, Christine Liebig, qui vient nous dire bonjour.

« *Hi guys* (cela se prononce « ail gaïze »), *it's Christine!* »

Nous nous reconnaissons tout de suite, car Christine était une pote de l'Université McGill, et voilà-t-y pas qu'elle nous a reconnus et nous a appelés par nos noms. Une grande mince, belle femme, allemande par-dessus le marché (j'ai toujours trouvé les Allemandes sexy, surtout la variété peu velue), pas grosse Bertha pour un poil. Il s'ensuit une discussion à bâtons rompus, histoire de se remettre les pendules à l'heure.

« Si vous avez besoin d'aide, descendez me voir. Seamus n'est pas dangereux.

— Seamus, c'est ton Jules?

— Non, mon chien. »

Seamus (qui se prononce « chez-muss ») est un gros berger allemand, *kolossal Schäferhund*, qui garde le jardin en bas de l'escalier et l'espace entre notre stationnement privatif et l'escalier de derrière. C'est le cleb de Christine. Je vais donc devoir vivre avec un cleb, moi ! *Mais c'est un bon pitou torontois bien propre qui sait vivre et qui ne va pas en mettre partout*, pensai-je pour me rassurer. J'ai certainement pensé très fort, car Christine dit :

« C'est un bon pitou torontois bien propre qui sait vivre et qui ne va pas en mettre partout. »

Les Torontois sont des gens fort civilisés, même s'ils ont une conception du voisinage fort particulière – à la fois envahissante et un peu je-m'en-foutiste. Mais au moins, ils ont une conception du voisinage, ce qui nous change de Paris !

Tandis que nous badinons ainsi, Rollie et Timmy le Glorieux, telles deux fourmis charriant un papillon palpitant dans le dédale de leur fourmilière pour en faire du bon miam-miam, ont démonté la fenêtre du balcon et ont fait passer la bibliothèque et le sommier dans le salon. Ils ont terminé et sont déjà prêts à aller se butiner d'autres ménages sur le chemin du retour. J'inspecte le camion, je signe la décharge et je leur refile les vieux beignes de Bob, en ajoutant deux beignes de Christine pour sauver les apparences.

« *Oh, th'nk y' M'st'r N'deau*, me remercie le brave Timmy le Musculeux, à qui je souhaite une longue vie, sans trop y croire.

— *N' pr'bl'm*», répons-je avec mon plus bel accent Hot Potato College.

Le reste de l'avant-midi se passe à ouvrir des boîtes et à orienter le mobilier en fonction de la position bizarre des prises de courant, dont certaines sont à trois trous et d'autres, à deux trous. J'en suis à me demander comment rallonger une rallonge de deux mètres avec une fiche à trois broches quand il ne me reste qu'une rallonge de quatre mètres avec une fiche à deux broches lorsque :

« Ding dong ! » fait la porte avant avec enthousiasme.

Je descends et j'ouvre : personne. Devant : personne. Dans l'allée : personne. Sûrement un ti-cul venu faire le drôle. Ou Riton...

Sur ces entrefaites, Julie-ma-Julie m'appelle pour me dire qu'il y a une autre voisine qui frappe, derrière. Julie-ma-Julie souffre d'une vieille blessure au genou qui la ralentit, alors je remonte l'escalier quatre à quatre pour courir ouvrir derrière.

Cette fois, ce n'est pas Christine mais l'autre voisine du rez-de-chaussée, Bronwyn Smith, une grande Jamaïcaine malgré son nom gaélique, qui vient nous dire qu'elle aurait besoin que je pousse ma voiture, car elle doit sortir. Les résidents du 100, avenue Cowan partagent un large stationnement privatif auquel on accède par une ruelle. À l'œil, il y a de la place pour six voitures, mais en Ontario on se fait fusiller du regard quand on passe à moins d'un mètre d'une bagnole. Bronwyn a des doutes, mais quelques années de vie parisienne m'ont bien préparé et je lui montre la manœuvre.

En descendant de ma voiture, je fais deux pas dans l'herbe et flouche ! Je mets le pied dans une kolossale merde fraîche et bien grumeleuse produite par un sympathique toutou teuton au nom irlandais. Ce cher Seamus ! Voilà que je vais devoir vivre en terrain miné.

Je remonte l'escalier à cloche-pied en me demandant dans quelle boîte j'ai pu fourrer la brosse à toilette, trente mois plus tôt. Du coin de l'œil, dans la cour du voisin, je repère trois silhouettes pataudes : une « ratonne laveuse » avec ses deux petits « marmots laveurs ». Je les baptise spontanément la famille Ti-Coune, jeu de mots plein d'esprit. Je me demande si c'est la femme de Riton. Il faudra qu'on se présente. Je les regarde assez longtemps pour oublier dans quoi j'ai marché voilà une minute à peine, et quand je remets le pied sur l'escalier de métal, je glisse et manque de débouler.

À la recherche de la brosse à chiotte, ce qui est compliqué en sautant à cloche-pied, je suis en train

d'éventrer une troisième boîte quand ça résonne à la porte de devant. Taïaut! Je cours je vole j'accours, à cloche-pied. Je déboule l'escalier avant, j'ouvre la porte: personne. Maudit ti-cul. Si jamais je l'attrape! Je regarde devant: personne. Sous le balcon: personne. J'écoute pour écouter si ça rigole: personne.

Je n'ai pas remonté trois marches que cela re-ding-dogne. Rahh! Tel Tarzan du haut du rocher au sommet des chutes du Zambèze, proférant son célèbre yodel raté, je saute littéralement sur la porte, mais personne. Ça, ce n'est pas possible. Cette fois, j'inspecte la sonnette. Aha! Il y a bien du Bob le Bricoleur là-dessous; il a installé une sonnette sans fil bas de gamme qui transforme n'importe quelle onde radio en ding-dong. Pourvu que le carillon ne commence pas à nous donner les nouvelles du bulletin de 18 heures un de ces quatre jeudis. L'idée n'est pas si farfelue qu'il y paraît: un bon soir de janvier, le ding-dong nous jouera deux heures de Big Ben ininterrompu. Je prends donc une autre note à l'intention de Bob le Bricoleur, mais en attendant, Julie-ma-Julie et moi serons les dindons dodus de son ding-dong dingue³.

Je n'ai pas sitôt refermé la porte qu'on reffrappe à la porte de derrière.

« Hello! »

Je reconnais la voix de Christine. Cette fois, j'ai complètement oublié la merde sous mon pied, et j'en mets partout dans l'appartement. Toronto est une ville étrange. En fait, la ville elle-même est comme les Torontois. D'abord, ils sont gentils, ce qui est assez agressant pour quiconque a vécu à Paris et a appris à apprécier l'indifférence franche et non feinte du voisin français. À Paris, il avait fallu attendre deux mois avant que retentisse le premier coup de sonnette non annoncé, et il s'agissait de la fonctionnaire du recensement national. Ici, c'est autre chose. Certains quartiers de Toronto ont même des roulottes d'accueil tenues

3. Et après ça, il y en a qui disent encore que la chronique est un genre littéraire inférieur.

par des belles-mères compatissantes qui viennent vous offrir des beignes et vous expliquer où se trouve le Tim Hortons le plus proche.

C'est Christine qui vient nous présenter les locataires du dessus, Erik et May. Il se trouve qu'Erik Underwood est un Montréalais comme nous, mais un Montréalais d'origine chilienne, comme son nom de famille ne l'indique pas. En fait, son père est anglais, et son grand-père était allemand, mais il est né au Costa Rica et a grandi au Chili avant de finir sa croissance à Montréal. Quant à May Woo, c'est une Sino-Canadienne, comme son nom l'indique, et une Torontoise finie. Rien de spécial là : la moitié de la population de Toronto n'est pas née au Canada. En fait, May est la seule vraie Torontoise de notre maison de fous. Naturellement, Erik et May nous offrent une troisième douzaine de beignes de chez Tim Hortons. C'est comme ça, le voisinage : il faut se voisiner.

« J'espère que tout va bien pour vous.

— Juste la sonnette, qui sonne pour rien.

— Ah oui, la sonnette. La nôtre nous a fait le bulletin de nouvelles, l'autre jour, dit May.

— Bob va vous dire qu'il va venir la réparer, ajoute Erik.

— Et il ne viendra pas...

— En plein ça. »

Erik, May et Christine forment un trio sympathique. En fait, on deviendra amis et on se virera des bringues pas possibles tout l'automne en buvant des *piscos sour* et en se racontant des histoires de Bob le Bricoleur.

Après trois ans au pays de la baguette et du bon vin, le journaliste globe-trotteur revient au pays du beigne et de la bonne biaïre. Pour faire plaisir à sa femme, il débarque à Toronto, où l'attend le syndicat des ratons laveurs. S'étant trompé de bercail, il ramène sa femme à Montréal, où l'attend le syndicat des voleurs de vélos.

Entre deux contrechocs culturels, il réapprend à vivre avec le sourire Colgate, redécouvre le hot-dog-de-nos-mères, enterre sa grand-mère, canote avec une bande de triathlons végétariens et réalise le premier Défi Pepsi du spermogramme intercity Paris-Toronto-Montréal.

Dans le souci de dire les vraies affaires, l'auteur répond à TOUTES les grandes questions circomplexes de nos existences blafardes : combien de Torontois faut-il pour dévisser une ampoule ? D'où vient le facteur vent ? De quoi le Québec est-il censé se je-me-souvenir au juste ? Les réponses pages 42, 159 et 225*.

* Vous avez été eus, hein ! Pensez-vous que j'allais vendre le punch ?



Collaborateur
au magazine *L'actualité*,
Jean-Benoît Nadeau
vit à Montréal
puisque femme veut.